



VALIA, QUAND LE VENT D'EST TOURNE VERS L'OUEST

Xênia MASZOWEZ

Licenciée en Philosophie et poétesse

La vie singulière des femmes se mêle parfois, à celle, plus « grandiose », de l'Histoire, au sein de laquelle le chemin d'émancipation se voit troublé ou empêché par des décisions géo-politiques sur lesquelles les femmes, en tant que classe sociale, n'ont que peu de prise. Xênia Maszowez, en nous retraçant avec une grande tendresse l'histoire de sa grand-mère comme un fil tendu entre les générations de filles, dévoile aussi celle de millions de femmes dans les contextes de conflits armés contemporains, plongées dans la destruction des hommes, migrantes, séparées de leurs enfants, là où leur vie aurait pu, en d'autres circonstances, prendre un tout autre tour.

Bien sûr, j'avais déjà entendu des fragments de l'histoire de mes grands-parents, tou-te-s les quatre né-e-s en URSS et immigré-e-s en Belgique après la deuxième guerre mondiale, mais pour autant, je n'avais jamais vraiment réalisé ce qu'ils avaient vécu concrètement.

Écrire cet article m'a permis d'approfondir ma connaissance de la vie de ma grand-mère maternelle, Walentyna Ilinitchna Kudrak. Valia, pour les intimes. Je me suis basée, pour ce faire, sur les récits de l'un de mes oncles et de ma mère. Je les ai ensuite confrontés à des sources externes relatant les événements dont il est question, mettant ainsi en regard la vie singulière d'une femme et un fragment d'Histoire de son pays d'origine, la Russie.

Valia est née à Pétrograd (nom que portait Saint-Petersbourg à l'époque) le 20 août 1917, de Maria Ivanovna Miller, femme au foyer et Iliya Pavlovitch Kudrak, gestionnaire de commerce et militaire. Elle était l'aînée de quatre enfants et a vu le jour au moment où l'Empire russe, en pleine tourmente, était à l'aube de ce que l'on connaît sous le nom de Révolution d'Octobre : dans la douleur, le pays passe d'un

régime tsariste au communisme, système qui a perduré jusqu'en 1991.

Iliya, son père, a participé à la guerre civile qui a prolongé la Révolution d'Octobre jusqu'en 1923. Il était alors responsable de l'approvisionnement de l'Armée rouge sur le front de l'Est. Durant cette période, la famille a vécu à Oufa, en Bachkirie, une république fédérée proche du Kazakhstan¹. Il est mort en 1937, fusillé dans un goulag en Sibérie², ayant toujours refusé de s'affilier au parti bolchevique³. Valia a longtemps ignoré les circonstances exactes de la mort de son père. Elle ne les a découvertes qu'à la fin de sa vie, le KGB ayant momentanément rendu publiques certaines de ses archives.

Iliya ayant anticipé sa mise au ban politique (qui fut assortie d'une interdiction, pour la famille, d'habiter à Saint-Petersbourg), emménage avec sa famille à Louga⁴. Valia se marie une première fois, probablement aux alentours de 1938. Elle a alors terminé des études de laborantine et travaille dans un laboratoire d'hôpital. Trois enfants naîtront de ce mariage : Sacha, Nikolaï, et un autre garçon qui n'a que brièvement vécu.

Le couple va mal et divorce rapidement. Les bolcheviques ayant une conception laïque du mariage et de la société, le divorce était à l'époque une simple formalité administrative en Union soviétique. Le parti a aussi adopté d'autres mesures politiques dans l'objectif d'instaurer l'égalité des sexes à tous niveaux. L'avortement était, à l'époque, autorisé et gratuit. Plus tard, l'arrivée de Staline au pouvoir entraînera une régression des droits des femmes et le retour à une conception traditionnelle de la famille.

Mon oncle et ma mère m'ont livré des récits complémentaires sur la suite des événements (il est d'ailleurs intéressant de noter les différences de registre entre les deux).

RÉCIT DE MON ONCLE

Les deux enfants étaient petits quand la guerre a éclaté. Leur père, l'ex-mari de Valia, était ingénieur dans une usine au moment où eut lieu la délocalisation de nombreuses fabriques russes vers le Kazakhstan, l'Ouzbékistan et la Sibérie dans le but de les protéger de l'ennemi. Les travailleurs ont suivi le mouvement. Valia et son ex-mari ont jugé, de com-

mun accord, plus prudent que les enfants suivent leur père, plutôt que de rester à Louga.

RÉCIT DE MA MÈRE

Valia a demandé le divorce après avoir surpris son mari au bras d'une autre femme dans la rue. Elle est retournée chez sa mère avec ses enfants, mais cette dernière n'a pas pu accueillir les garçons en raison de difficultés financières. Valia a dû se résoudre à en laisser momentanément la garde principale à son mari, sa belle-famille étant plus aisée que la sienne. Son ex-belle-mère a progressivement limité le droit de visite de Valia, jusqu'à l'empêcher de voir ses enfants, leur racontant que leur mère les avait abandonnés.

Quoi qu'il en soit, la guerre a ensuite coupé tout lien entre elleux durant de nombreuses années.

Durant la seconde guerre mondiale, Valia fait partie des 800 000 femmes membres de l'Armée rouge⁵. Elle est formée comme infirmière et rejoint une unité médicale dans un hôpital de campagne. Elle porte le grade de lieutenant. Sa mission consiste à chercher les blessé-e-s encore en vie sur le champ de bataille (elle se signale à l'aide d'un sifflet) et à les traîner sur le sol avec des sangles jusqu'à un endroit sécurisé où des renforts pouvaient les transporter jusqu'à l'hôpital.

Quelques mois plus tard, la zone est encerclée par les Allemands. Le médecin-chef ordonne aux plus jeunes femmes de fuir (pour leur éviter d'être violées). C'est seule et à pied, à travers bois et marais que Valia termine son périple jusqu'à Louga. C'est là qu'elle rencontre Boris, qui deviendra mon grand-père. Originaire de Pskov, il est en déplacement à Louga en tant que responsable d'un programme de formation des officiers.

Quand les troupes allemandes ont été obligées de se replier, la population russe a servi de bouclier humain. C'est ainsi que Valia et Boris ont été déplacé-e-s en bateau de Louga à Riga, en Lettonie. Iels ont ensuite traversé l'Allemagne à pied jusqu'à Thuringe, où on les a parqué-e-s dans le camp de réfugiés de Mainleus. À la libération, iels obtiennent le statut de DP, « *Displaced Person* »⁶, qu'iels garderont jusqu'à leur mort. Ce statut est

accordé par les Nations Unies aux personnes ayant dû quitter leur pays pour des raisons de conflit armé ou de violence généralisée. À la fin de la guerre, Boris est détenu dans une prison de la zone américaine pendant un an, le temps que les Alliés s'assurent qu'il n'avait pas collaboré avec l'ennemi. À sa sortie, il retrouve Valia et leur premier fils, né sur place en 1945.

Les accords de Yalta prévoyaient que les Alliés devaient remettre aux autorités soviétiques tou-te-s leurs ressortissant-e-s déplacé-e-s. Or, de retour en URSS, ces derni-èr-e-s étaient considéré-e-s comme des traîtres-se-s à la nation par le régime stalinien et étaient exécuté-e-s ou envoyé-e-s dans les goulags⁷. Valia et Boris échappent on ne sait trop comment au rapatriement vers l'URSS et restent au camp de Mainleus jusqu'en 1947. Ils s'y marient religieusement, la même année. C'est bien plus tard qu'ils officialiseront leur union par un mariage civil, à Saint-Josse-ten-Noode, leurs enfants pour témoins.

En 1947, Boris signe un contrat pour venir travailler en Belgique dans les charbonnages borains qui sont alors en manque de main d'œuvre. Il part seul, Valia et leur fils le rejoignent quelques mois plus tard. Iels emménagent à la cité du « Petit Paris » à Ghlin⁸, un coron lié à l'emploi de Boris à la mine. Ils y vivront jusqu'en 1950.

Outre l'arrachement affectif d'avec leurs proches, Valia et Boris ont également vécu une dégringolade sociale, passant d'une vie confortable en URSS à une précarité absolue à leur arrivée en Belgique. Iels n'auront accès qu'à des emplois moins qualifiés que ceux qui étaient les leurs dans leur pays, ce qui est, encore aujourd'hui, le lot de bien des réfugié-e-s. Culturellement parlant, Valia juge leur nouvelle patrie bien moins civilisée que l'URSS. La chute est rude. Elle se sent en décalage avec son pays d'accueil et en rupture avec son pays natal, dont elle ne soutient pas les dérives totalitaires. Le couple caresse un temps l'idée d'émigrer aux États-Unis, mais y renonce alors que toutes les démarches administratives avaient été effectuées en ce sens. Si Boris cultive toujours l'espoir de pouvoir retourner en Russie, Valia, elle, ne le souhaite pas. Elle lui fait savoir que s'il souhaite partir, elle ne le suivra pas et restera en Belgique avec leurs enfants.

Après trois ans passés sous terre, Boris perd son travail à la mine en raison d'absences trop fréquentes liées à une bronchite chronique dont il souffre depuis l'enfance. Les voilà littéralement à la rue, avec quelques meubles et trois garçons en bas âge. Plus tard, viendront deux filles. Valia avait quarante-deux ans à la naissance de la dernière. En tout, elle a été enceinte une douzaine de fois et a donné naissance à 10 enfants, dont 7 ont atteint l'âge adulte. Les familles nombreuses étaient fréquentes à l'époque, la contraception n'étant pas accessible et l'avortement étant interdit.

De 1950 à 1957, la famille occupe un logement atypique : l'ancienne métairie du Château Milfort, à Ghlin. Iels disposent alors d'un grand potager, et élèvent des volailles et quelques cochons. Iels vivent quasiment en autosuffisance à cette époque, n'achetant que ce qu'iels ne savent pas produire eux-mêmes, des chaussures et des vêtements.

En 1953, Staline meurt et les contacts reprennent entre Valia et sa famille en URSS. Le climat est d'abord tendu avec ses fils parce qu'ils sont persuadés que leur mère les a abandonnés. Elle parvient cependant à leur exprimer que cela n'était pas sa volonté et à rétablir la vérité sur les événements entourant leur séparation.

À Ghlin, Valia utilise ses compétences d'infirmière pour soigner la famille au quotidien. Boris travaillant à temps plein comme peintre en bâtiment (il restaure également des tableaux et en peint lui-même), c'est sur sa femme que repose la bonne marche du foyer. En outre, Valia « fait des ménages » chez des notables des environs.

En 1957, le château Milfort est vendu. Les voilà à nouveau obligé-e-s de déménager, direction la cité Morette, à Jemappes. Il s'agit d'une cité ouvrière principalement occupée par des familles italiennes. Les enfants, qui ont vécu jusque-là en vase clos dans la cour du château, plongent dans un tout autre univers, grouillant de marmaille. La solidarité est à l'œuvre entre les habitants de la cité et la cohabitation entre les « Ruskoffs » et les « Ritals » s'instaure sans heurts, malgré les différences culturelles et la propension à l'alcoolisme faisant rage du côté slave. Chez les hommes, plus précisément. Les

femmes, elles, font face sans plonger dans la dépendance. Boris n'échappe malheureusement pas à cette réalité et Valia doit plus d'une fois, prendre ses enfants sous le bras et aller dormir chez des ami·e·s le temps que son mari, qui a alors des comportements violents (envers elle principalement), dessaoule.

Mais pour l'heure, Boris est absent la semaine en raison de déplacements sur des chantiers en Belgique ou en France. En 1958, il se rend à Bruxelles pour visiter l'exposition universelle. Il y noue des contacts avec des Russes qui lui conseillent de s'installer en tant qu'indépendant dans la capitale, la clientèle y étant plus nombreuse que dans le Borinage. C'est grâce à un ami rencontré durant la guerre et qui s'occupe d'un programme américain d'aide aux migrant·e·s, que Boris obtiendra, en 1961, une subvention lui permettant l'achat d'outils nécessaires au démarrage de sa société à Saint-Josse. Valia s'occupe du volet administratif (factures, commandes, rendez-vous). En outre, elle est désormais salariée dans une entreprise de nettoyage de bureaux. On y pratique les horaires coupés et elle travaille de 5h30 à 9h, puis de 17h30 à 21h, ne voyant que peu ses enfants qui sont à l'école la journée.

L'alcoolisme de Boris a empiré au fil du temps et la famille en a longtemps subi les conséquences. C'était alors (et c'est malheureusement encore) un fléau très répandu dans la société russe. Cette addiction finira par les faire replonger dans la précarité quand Boris, en plein épisode éthylique, ingère par erreur une substance chimique quelconque dans son atelier, et perd progressivement, mais irrémédiablement la vue, devenant, de ce fait incapable de poursuivre son activité professionnelle. Son mari devenu dépendant, c'est encore à Valia qu'échoit la charge supplémentaire de s'occuper de lui. Boris meurt en 1995 Valia, elle, vivra encore de longues années, entretenant une correspondance suivie avec sa famille, échangeant nouvelles et photos.

Ses contacts épistolaires avec ses proches restés en Russie se transforment, pour certains, en des rencontres en chair et en os. Maria, sa mère, déjà très âgée, vient deux fois en Belgique. Valia, retrouve également sa sœur, Zina, et fait la connaissance de Liena, sa nièce, la fille de son frère.

Elle apprend avec beaucoup de tristesse la mort précoce de Sacha (son fils) de la tuberculose. Nikolaï, le dernier de ses enfants russes encore vivant, mène une vie de marginal, effectuant régulièrement des séjours dans des camps de redressement pour des petits délits (il y était condamné à couper du bois). Valia brûle de le revoir et accomplit toutes les démarches nécessaires pour qu'il puisse venir lui rendre visite. Il le souhaite ardemment lui aussi. Au grand désespoir de Valia, ces retrouvailles n'auront jamais lieu : Nikolaï cède brutalement avant son départ, d'une maladie liée aux conditions de vie dans les camps de redressement.

Le plus fou dans cette tragique histoire est que j'ai eu, moi, l'occasion de rencontrer Nikolaï, le fils perdu de ma grand-mère quand à l'âge de douze ans, j'ai effectué un séjour en Russie, avec mes parents. Je me souviens très bien de lui car j'ai été frappée par deux choses : sa ressemblance inouïe avec un de mes cousins et surtout, sa bouche emplies de dents en or, à la mode soviétique.

Après avoir vécu plusieurs vies en tant que fille, femme, mère, laborantine, infirmière, militaire, réfugiée politique, femme de ménage, conjointe aidante d'un indépendant, aidante proche d'une personne en perte d'autonomie, grand-mère et arrière-grand-mère, Valia s'est éteinte en 2012, à l'âge vénérable de 94 ans. À la loterie de la génétique, j'ai hérité de sa bouche et de son caractère bien trempé. Je garde aussi précieusement une paire de magnifiques escarpins en daim violet qui s'ajustent parfaitement à mes pieds. ■



- 1 L'URSS était à l'époque un immense empire s'étendant jusqu'en Asie centrale.
- 2 [https://ru.openlist.wiki/%D0%9A%D1%83%D0%B4%D1%80%D0%B0%D0%BA_%D0%98%D0%BB%D1%8C%D1%8F_%D0%9F%D0%B0%D0%B2%D0%BB%D0%BE%D0%B2%D0%B8%D1%87_\(1895\)?fbclid=IwAR1lBqp_ZP52CVhxR_5kErqzcwT_vGE4YZGz26nlik-JoumPsqwadj472p0o](https://ru.openlist.wiki/%D0%9A%D1%83%D0%B4%D1%80%D0%B0%D0%BA_%D0%98%D0%BB%D1%8C%D1%8F_%D0%9F%D0%B0%D0%B2%D0%BB%D0%BE%D0%B2%D0%B8%D1%87_(1895)?fbclid=IwAR1lBqp_ZP52CVhxR_5kErqzcwT_vGE4YZGz26nlik-JoumPsqwadj472p0o)
- 3 <https://fr.wikipedia.org/wiki/Bolcheviks#:~:text=Apr%C3%A8s%20la%20r%C3%A9volution%20russe%20de,est%20renomm%C3%A9%20C2%AB%20Parti%20communiste%20C2%BB>
- 4 A 150 km de Saint-Petersbourg.
- 5 https://fr.wikipedia.org/wiki/Femmes_sovi%C3%A9tiques_pendant_la_Seconde_Guerre_mondiale#:~:text=Au%20fur%20et%20C3%A0%20mesure,arm%C3%A9es%20sovi%C3%A9tiques%20pendant%20la%20guerre
- 6 https://fr.wikipedia.org/wiki/Personnes_d%C3%A9plac%C3%A9es
- 7 https://fr.wikipedia.org/wiki/Prisonniers_de_guerre_de_la_Seconde_Guerre_mondiale
- 8 <http://www.saicom.be/pdf/Logement.pdf>
- 9 « Génétique », poème tiré du recueil « Hyphes », par Xénia Maszowez, à paraître aux Éditions Chloé des Lys.

*Qu'en devinait-elle, finalement
De l'avenir*

*Son air sérieux augure
Plus qu'il n'y paraît*

*Quel jour était-il
Quels rêves avait-elle
Désembrouillés de ses cheveux*

*Ses lèvres
Miraculeusement
Allaient pousser à ma bouche⁹*